

Isabelle Nouvel

Champs obscurs

Textes 1998 - 2000

Textes rediffusables sous leur forme numérique
sans autorisation préalable

publiés sous licence Creative Commons: veuillez consulter
<http://creativecommons.org/licenses/by-nd/3.0/deed.fr>

Editions & Dépôts légaux :
France ISBN 2-7481-1412-4 - Belgique KBR A 2004 4.644

Certains droits réservés, dont le Droit d'édition
et le Droit d'adaptation
prière de contacter inouvel@wanadoo.fr

I . De la terre

De la terre

A quoi bon chanter la douleur, disait le jeune roi, je voulais de la terre dans son parfum de pluie, pour peser sur le corps de celle que j'aimais tant.

Je voulais de la terre, mais il n'y eut que cendres, je voulais de la glaise lourde et froide comme une mère, et je voulais des siècles. Clémence des âmes enfuies qui nous guident de loin : ce regard, ce regard – *il est le même partout* – dévasté, indécis.

Parle donc au mourant, prends sa main, revêts sa maladie. Sous la plaine silencieuse, entends la voix des chairs.

Au matin, tu invites les morts à ta table, tu leur sers le vin chaud, la nourriture, le rire.

J'ai marché trop longtemps sur cette friche durcie par le gel et le poids des années. Le paysan montrait la lande du doigt et il disait : *ici*.

Oui, mais ici il n'y a rien que le souffle transi de la vieille Pologne, que le givre qui craque et ferme le tombeau.

Enfants, pardonnez-moi, j'ai perdu mes amis.

Dernier port

A l'heure du dernier train,
sous la dernière lampe,
et comme un voyageur qui ne partirait plus :
je regarde passer les visages qui chantent,
dans un dernier reflet

J'étais – tu te souviens – j'ai été
ce passant immobile,
cette ombre de demain
– sur ton seuil,
une valise à la main

Au regard étonné du tueur amoureux,
et puis recousu d'or,
mais enfin délivré
j'ai été, je serai, comme sa dernière amarre
au fond du dernier port

Sept éclats en terre inconnue

Mais les friches têtues des anciennes casernes et les
chambres mourantes, sautant le bord du monde dans le
fracas de l'herbe,
je me crus égaré.

...

Oui l'herbe jusqu'à l'herbe était vivante morte et sur le
mur du bar, qui parlait au rosier ?

...

L'ombre des aviateurs accoudée au comptoir et la vapeur
éteinte de la porte qui bat.

...

Et toi, tu vis ici, dans ce néant qui brille, et toi tu vis ici
pourtant tu ne crois rien.

...

Feldgrau comme ce garçon qui guette l'omnibus sous un
ciel de charbon et de misère vive.

...

Plus loin des hommes veillent avec exactitude, sous la
clameur inverse des villes sans promeneurs.

...

Et cette chaloupe lente à gravir l'horizon.

A l'étranger

Enfin la nuit ramène les barques de tes yeux,
et l'aile de ton rire par les ruelles basses
souviens-toi, mon amour,
nos regards d'assassins,
nos rêves d'étrangers,
et ton cœur de matelot et mes robes d'infante,
souviens-toi

Ô j'aimerais tailler ces mots parmi les mots,
ceux que tu n'as pas pris,
que tu n'as pas comptés,
et je voudrais parler dans la mémoire des chambres
que je n'ai jamais vues,

Souviens-toi, mon amour,
des soleils et des linges,
des ombres pénétrantes,
du sang sur la chemise,
de mes épaules nues

Souviens-toi, mon orgueil – je ne t'ai pas connu

Chagrin

Et maintenant, persistent-ils,
au profond des cendres,
le désir de renaître
et ces craies de silence qui voudraient exempter ?

Le jardin, sous la lune
immobile et limpide,
aux blancs reflets de poudre,
aux furtives envolées de phalènes géantes
mais ces mots suspendus, ces couteaux frais rangés,
et le chagrin bien mis en habits de dimanche,
au seuil de la maison, et qui cherche à entrer

Si la tempête

Et si la tempête me prend
dans le bruit clair de son grand vent – si la tempête
me déracine, glissant sur l’air,
m’éparpillant,
lançant aux quatre coins du ciel
des mots comme l’éther changeants
si la tempête

me plonge au fond de l’océan
parmi les poissons à facettes,
– et l’océan
s’il m’ouvre ses linges mouvants
ses ombres floues fluides et fraîches
son bleu dément,
jusqu’au soleil

– et le soleil
s’il me tend son bras centripète
pour me hisser jusqu’au radiant, et le soleil
dans son affaire
de calcinant, avec du vif,
et avec tous mes mots dedans
si le soleil

enfin me lance
sur la boue crue du cimetière – et sur la mousse
la face dans l’odeur de terre, feuilles germées
de papier blanc
ou s’enfouir à la fin solitaire
avec mes mots,
m’enracinant !

Te voilà

*Te voilà, ma blessure
ma haute douairière
être seul celui qui peut comprendre
le silence barbare du loup sur la neige – être seul
et être celui-là*

Te voilà, mon pauvre crime
les bras les mains liées une dernière fois
pour un voyage incertain
vers l'autre qui n'est pas un autre
seulement la mort de toi
– être seul
et n'être litanie que dans l'ombre

Te voilà, et que demandes-tu ?
Creuser, mordre, écorcher
tu sais que je l'aime
cet alcool puissant, aux heures tardives,
et lampe écarlate dans la chambre aux draperies
– être seul
accueillant tes mensonges

Me voilà, ma tueuse
douce entre les douces
je n'aurai jamais de mots plus forts
ceux qui emprisonnent
– je serai ta naissance, tu seras ma chute

Veille au désir confus sur mon visage,
et plus loin vers le delta
où s'échouent encore quelques anges
veille à la déchirure, à l'absence
au mal que je te payerai
veille à la désolation

Et puisqu'il n'y a personne pour consentir
me voilà, ma souveraine
viens seule
et veille à mon silence

A ton ivresse

Et j'étais transparente, amour,
à ton ivresse : j'étais voile et navire lancés sur l'horizon
j'étais sel
et grand vouloir, à ton ivresse, amour, à ton ivresse

Mais ne reste au matin si lâche, dedans les heures noires
parmi nos vies jetées aux portes des maisons
que semblance
semblance à ton ivresse, ô mon amour,
à ton ivresse

Et du linge sensible et tiède de mémoire
tendu pour le ressac,
dedans la vase épaisse, ô mon havre
il ne reste
qu'un coquillage vide où persiste ton nom
et me rappelle à ton ivresse,
amour,

à ton ivresse

Sous la mer

Mais nous sommes endormis sous la mer,
ma voix dans tes cheveux,
et ton rire dans mes yeux

Regarde, c'est écrit :
il viendra, ce matin
– où seule,
je porterai l'histoire,
fileuse des tristesses, de l'églantier, du nombre

Je dirai : j'ai aimé, dans la lumière du vide
je dirai : ta beauté planait dessus mes eaux,
mais ta peau sur ma peau ne s'est pas reconnue
avec ce vide en nous,
sur nous,
au milieu de nous

Et maintenant que ta parole s'est effacée,
n'est resté pour toute peine, inscrite sur nos sables,
pour toute incandescence,

que l'appétit du désordre

Désormais

Aujourd'hui, les hommes sont venus, de la ville ils ont porté les lueurs vagues et mouillées, au long des parkings, à l'heure où la nuit agrippe de ses doigts glacés ta gorge et te tire en arrière.

Qui t'as enfermé dans ces minuscules carrés brillants, entrecoupés de petits miroirs d'ombre, dans ce pays à la saison toujours trop tardive ?

Et ce soir, un garçon sauvage est entré dans la pièce, il a dit : « ...et voici le jardin, et voici le silence, ici mon cœur s'ennuie, et voici ma maison » mais sous l'herbe rase et au-delà de la lumière jaune, le vent polaire est resté sans répondre.

Dansons sur le cratère

Il n'est plus temps d'être assis, silencieux et tranquilles, à l'ombre des grands arbres.

Renonçons aux parfums matinaux sur l'herbe grasse, renonçons aux demi-secrets que nous nous faisons à nous-mêmes. Dansons sur la fin d'un monde, fermons la dernière porte et jetons la clé dans les profonds marais de l'inconscient.

Dansons sur le cratère

II. Saison des pluies

Naissance à la douleur

Et je me suis baignée à ta haute flamme,
mais tandis que je t'appelle, dans la friche poudreuse de
lune,
disant je suis mémoire
et tristesse pour la fête de nos corps moissonnés
il n'est que vapeur entre tes bras,
et si tu pleures, c'est à cette pauvre naissance
qu'il te faut inscrire la dette
– à la douleur

Et si tu pleures, pour ta gorge qui attend la lame,
enfin si tu pleures
pour la seconde arrachée au temps
pour une voix qui tremble sous la feuille
et pour l'absente qui te parle,
ta main cherchant son reflet dans le demi-jour

Cette nuit entre toutes les nuits,
regrette enfin
celui qui n'est pas né, en elle,
qui n'est pas venue
– mais c'est si loin, là où elle dort, soucieuse du vent, de la
terre humide
où elle croit entendre ton nom

Saison des pluies

Saison des pluies, et novices de chemises déchirées
jeunes chevilles émergées de la boue

Saison des précipices : mousson des cœurs,
comme argile raffiné des membres

Dans la chambre de tôle, qui flotte sur les miasmes et
chevauche le déluge d'un seul cri, d'une seule urgence ?

Saison des pluies,
et jeunes peaux aussi, ruissellements aimés
et floraison humide des ventres

Personne

Il n'y a personne
sous la pluie grise
pour dire les choses les plus oubliées du monde

flaque de boue caillou tout rond
herbe cassée
nuage touffu
éclat de vitre ruine têtue
cœur désolé
oiseau mourant arbre couché rire d'orage
enfant perdu
âme damnée

Il n'y a personne
sous la pluie grise
oublions-les

Cendre des mots

Mon désir est ailleurs, il est dans le vent qui délie les amarres de la nuit, il est au-delà des sables mouvants, il est de ce monde où les hommes vivent et trépassent dans un même élan.

Mon désir est un diamant brut, un cheval enfiévré, mon désir a le goût du sang.

Mais comprendrez-vous que je ne peux plus vivre dans la touffeur de vos crépuscules ?

Il n'est plus temps de rêver sous la caresse laiteuse des étoiles, il y a là au dehors d'autres destins, qui se déversent dans l'abîme. Rejoignons, rejoignons les steppes noires du verbe, il n'y a plus de sommeil, il n'y a pas de répit, il y a juste, bel esclave, la trace de ton pied nu dans la poussière triste.

Mon désir est celui qui s'endort sous la cendre, qui chemine sous la terre.

Comment vous reviendrais-je à présent ?

Nord

Silence lumineux qui descend sur le lac des cimes,
vert et rond comme l'œil d'un dieu sauvage,
glaçon enchâssé dans l'or du précipice
seul l'air translucide résonne de cris muets
les enfants jouent au loin dans le soleil trompeur
regarde la terre s'ennuie je ne veux plus partons

Aujourd'hui il faut marcher main dans la main avec
l'éblouissante solitude, quand tu ramasses ton bagage le
veilleur de nuit te dit au revoir il gèle faites attention
mais tu ne reviendra pas dans les cités rhénanes la neige t'a
vaincu
tout sens a disparu, nos fiançailles sont mortes

Francfort tu te souviens le temps inhabité la prière à la
bête laide et triste dans sa cage
Un peu de paille croupie pour y finir son temps
Le malheur a des mots des rites pour tes plaies

*J'attends
là où tout se transforme,
là où mon regard même son eau ses pierreries
se dilue dans l'espace.
j'attends, passant viens sans rien dire
et ne fais pas de bruit*

Sans titre

Maintenant, tu sais la braise impure qui t'appelle sous ma cendre,
tu sais à quel point je te désire. Mais tu souris dans le bercement de mes mensonges, et tu m'offres ta vigueur à pleine coupe, afin que je l'épuise.

Parcourir les étés imaginaires de ta jeunesse, et pour nos rites inquiétants,
choisir une chambre si claire que les vivants n'y viendront plus.

Au dehors, et à perte de vue : la blanche garrigue de l'absence.

Mais pourquoi tendre ta peau à la promesse de la lame ?

Parle, je t'en prie, demande-moi de t'aimer, encore une fois. Ainsi, peut-être, oublierai-je que je suis venue pour te plier à mon ravage, et te perdre au matin, comme un ange mort au creux du fossé.

Homme de givre

Entendent-ils ?
tes mots viennent de loin
ils approchent, crépitants de neige,
à travers l'épaisseur du vide,
et dans leur sillage
toute la science obscure de l'hiver,
toute la haute tristesse
de l'homme de givre

Compagnon d'outre-vie,
rien ne peut répondre si je te parle,
rien que le vent boréal,
– et vois : tout le blanc du ciel
pour y marquer ta peine,
mes mots qui ne sont pas des mots,
pour y fondre ta nouvelle armure

Mais tu es de là-bas,
homme de pierre noire,
mais tu es de là-bas où rien n'est vraiment sûr,
un ange bicéphale perché sur ton épaule,
– homme de feu couvant sous la sensible roche,
capitaine englouti dans le pli de l'azur

Mais tu es de si haut,
homme de flamme, à ton verbe enfin
renaît notre pouvoir, jusqu'à l'instant
où la mémoire persiste à ramener la neige
et toute la longue tristesse
de l'homme de givre

Absence

Et, pourtant, nous nous penchons sur la surface du lac, avec l'idée d'y apercevoir, enfin, l'exact portrait de nous-mêmes.

Vous étiez, ma sœur, assise au bord de l'eau. Dans votre romantisme, vous ignoriez la naissance d'une nouvelle ère chirurgicale, où les pensées se découpent en fragments numérotés derrière les écrans obscurs.

Vois-tu, c'est ainsi que nous toucherons le ciel : nous sommes devenus ce que nous avons toujours rêvé d'être, des électrons filant avec légèreté dans la nuit invisible, de pures pensées glissant dans le sillage de leurs désirs changeants... Toutes ces chairs sont mortes, à présent, et la tête de la mariée tombe en poussière parmi les fleurs d'oranger, et l'enfant palpitant referme la dernière porte, inscrit le dernier mot à la craie, et ce mot est : enfin.

L'absence, une fleur au parfum entêtant, un aveuglement si doux, mais se taire – se taire devient un principe essentiel de survie lorsque chacun se jette du haut des phrases pour se tuer.

Ma sœur de songe, ma maîtresse, combien de temps avez-vous passé ainsi à bercer votre âme afin de lui imposer le silence ?

Pour Yves Adrien. Et l'écrivain oublié dont j'ai volé l'image.

J'ai voulu

J'ai voulu t'emmener dans la chambre solaire,
où flambent les moissons
te désirer un peu, mais sans te reconnaître,
sans prononcer ton nom.
Je t'ai voulu, pardon !

Aux jardins aux patios aux défilés des routes,
aux anges des camions égarés dans nos villes,
à la vierge tristesse,
j'ai celé ton chemin

Et enfin se compter,
comme hier, comme ailleurs :
se blesser, se toucher, se défaire,
et sans même un regret qui vienne un peu trop tard
s'abandonner vivant
à l'impossibilité de l'aube

Il n'y a plus de tragédie

Il n'y a plus de tragédie pour faire de nous des êtres de chair souffrants et respirant, incompréhensibles.

Notre seul drame est l'absence et nous en faisons un principe essentiel.

Nous avons déserté les anciennes maisons qui n'ont ni couleur, ni plafond, ni couloir, aucun sens, aucun terme, et que nous connaissions pourtant bien. Il faudrait être un souffle, un vent qui se vivrait d'une ultime existence.

Et déjà je m'efface, et déjà je ne t'ai jamais connu.

Bientôt, le sommeil.

III. Chanson du port à Minuit

Petite pluie

Petite pluie, douce misère
et de nos longs après-midis
restera son parfum de terre
dans le bercement de l'ennui

Quelqu'un reparle de la mer
d'aller fouler son pagne gris
et qui décroche son vieil imper
sous quelques vivats amortis

les petits enfants jouent par terre
ou dessinent des soleils transis
pour cet été aux mains de verre
qui ne commence ni ne finit

Petite pluie, petite mère
qui fit les longs après-midis
restera ton parfum de terre
dans le linge tiède de l'ennui

Enfants de l'hiver

En ce temps, nos désirs n'avaient pas de nom,
nous n'étions que passagers de l'ombre et de l'instant,
fantômes de nous-mêmes, légers et infertiles,
nous vivions comme on rêve,
sans pleurer et sans rire

Je me souviens d'une oasis,
d'une musique rauque dans la maison en terre,
si cet homme est entré s'arrachant de la nuit,
de ses voiles, et parlant la vieille langue berbère,
c'est sans doute qu'il fallait abandonner le port,
notre abri incertain,
regarder vers la mer

Et je me souviens d'un autre jour,
sur Bruxelles se levait un petit matin fade
dans la chambre splendide
son corps je m'en souviens, taillé dans la lumière

Et voici, pour toujours,
il y aurait ce vertige,
et l'appel de l'hiver

Chanson du port à Minuit

Sur les vieux docks tremblants de suie
quand tu suivis ce matelot
tant de fraîcheur et d'oripeaux
à son sourire gorgé de fruits

Mais qu'ils sont lâches et qu'ils sont beaux
les enfants du port à minuit
sur le pavé ivre de pluie
au long des rues de longs couteaux

Il n'y a d'amour qu'à pleine peau
et chambre d'auberge à minuit
sur les vieux docks tremblants de suie
quand tu suivis ce matelot

Grand Sahara

Jeune dieu au rire de sable
sur le faite des dunes, ton pas te lance enfin dans les
couloirs du vent
et ta tête, comme un astre aux cieux de l'impatience
sacrifie mon désir
dans l'ombre qui avance

C'était la pleine lune sur le Grand Sahara, se peut-il mes
amis que j'ai vécu là-bas ?
dans ces courbes tiédies comme la peau d'une femme
où le silence n'est rien
que du temps nu pour l'âme

Du miel oui et pourtant
à ses enfants brûlés le souvenir d'une vie qui n'existera pas
le désert disaient-ils rien que lui toujours lui
et vous d'où venez-vous
que cherchez-vous ici ?

Je cherche mon amant
mon unique espéré il est parti plus loin dans les replis du
vent
je crois qu'il est couché dans le creux de la dune
mon somptueux gisant
sous le flot de la lune

Le Livre de S.

Sept instants et un épilogue

I. Au loin

Ainsi, toi.

Trouvé comme un caillou nocturne sur ma route solaire, sans savoir pourquoi mon pied trébucha, sans savoir d'où venait ce rire et ce froissement d'ailes, qui m'arrêtèrent. Qu'importe, tu étais là, au milieu du chemin : depuis lors, nous errons ensemble. Au loin, quelqu'un pleure sur nous.

Ainsi, dans l'ombre.

Tu m'as suivi dans les territoires de la nuit invisible, écoutant ton désir. Tu te refusais et je faisais de même. Mais c'était déjà trop loin ...et lorsque tu levas la main pour caresser ma joue, je crois bien t'avoir senti passer dans l'obscurité : l'ombre de ta beauté sur mes plaines. Maintenant, je cache ton nom comme un trésor dans la forêt.

Ainsi, demain.

Un jour, nous atteindrons la ville. Ce sera sur un quai de gare et je porterai un imperméable, tu me surprendras encore, avec ta peur inépuisable. Nous boirons le silence, il sera comme une liqueur puissante : nous en reviendrons enivrés. Nous n'aurons ni le choix, ni la force de soumettre les messagers de la grâce. Qui refermera la porte ?

Et ainsi, toi, une dernière fois.

Pour te saisir, j'aurais donné mon reflet et mon ombre, mais je ne sais rien de toi et de tes artifices. Tu n'es qu'un visage sur le mur, une veine qui palpite à ma tempe. Il y aura d'autres aveux et quand le jour sera fini, je repartirai. Tu traverseras les rues vides avec le désir de te noyer, ou de revivre.

Au loin, les fumées du ciel nous feront signe de regretter, enfin.

II. Voleur

Un nom enfui, encore, aux replis de ton grand vouloir : il te désigne à travers les sillons invisibles de la nuit, au long des prairies et sur les marécages, dans les chambres étrangères. Enfin, lorsque tu te livres seul au vent des Bretagnes incendiées. Le soir tombera si vite, aujourd'hui, sur le port.

Te voilà. Plus belle encore que notre pauvreté, ta clémence, et plus sauvage que l'attente : ton incertitude. Tu remontes la colline parmi les premières herbes folles du printemps, qui sont mes liens, mes amarres dans le poudroïement des apparences.

Te voilà surpris à l'escale, et ton corps auquel nul corps ne répond, et ton geste suspendu dans l'espace tandis que tu reposes le téléphone. Dans ton regard désormais : un vestige indéchiffrable. D'autres femmes viendront compter les plaies du silence sur ton front.

Te voilà, te voilà, mon maître, échoué en tes oraisons, comme un voleur inconsolable.

III. Gare Montparnasse

Là-bas, c'est un temps versatile. Nous avons abandonné nos vieux vêtements et traversé l'absence : nous voilà amarrés au quai.

Si tu ne prends pas mes mains pour en lire les rivières, tu choisis de me perdre. C'est pourquoi je change de visage : j'ai promis de te rendre toutes tes chances. Tu peux refermer la porte ; demain, tu sangloteras en plein midi.

Dans une autre vie, nous luttons contre le fleuve, contre le désert vertical : le temps nous encercle. Mais le chagrin ne porte pas un nom si grand, nos adieux ne seront jamais définitifs. Il restera la trace d'une trace, des appels aux replis de nos destins.

Ailleurs encore, je sais ta défaillance. Dans l'obscurité, j'ai parlé avec un vieil homme : au matin, il m'a ordonné de choisir – lorsque la maison est en flammes. Ainsi l'ai-je reconnu, messenger d'une plus haute tristesse, ainsi lui ai-je menti : nous resterons captifs.

Mais au lointain du miroir, ton corps est un astre, longuement modelé par la jouissance. Nous prendrons la mer, nous revendrons toutes nos vies antérieures, pour quelques ivresses d'écume.

Là-bas, je ne t'aime plus. Et je t'aime : jusqu'au dernier instant.

IV.

Je suis un lac sans rivage
et je suis le poisson du lac, que tu ne peux saisir
je suis l'esprit du poisson
– libre de négliger la mort

Je suis la roche où tu assures ton pas
et je suis la solitude des roches, ton dernier havre
tandis que ta main se tend dans l'espace
– appelant encore ta propre image

Je suis la vapeur qui plane sur les eaux
et je suis le rayon qui voyage dans la vapeur,
tu n'as pas de mots pour dire la beauté
– ainsi naît ta souffrance

Je suis le ciel au-delà de ton ciel
et je suis la tristesse de celui qui ne connaît pas la douleur
je suis l'absente qui marche près de toi
– à la fin, dans l'ivresse des sacrifices

V. Vide

De ta voix, je n'ai gardé que les éclats de cascade. Et je te parle encore, à travers l'opacité nocturne : à travers l'épaisseur de l'absence. Je te parle, attendant toujours la trêve, l'ultime indulgence.

Oh, tout ce vide entre nous, à l'intérieur de nous, au-dessus de nous.

Des sentiers forestiers jusqu'aux interminables saignées des autoroutes, où s'engouffre le vent pâle. Des plaines tristes jusqu'aux villes de province qui dévorent silencieusement chaque destin. Tout n'est que vacance, cavité, désert, creux.

Et déjà, je ne te reconnais plus. Où sont nos jublations ? Qu'est-il arrivé au sang qui irriguait ta chair ? Nous voici devenus ce que jamais nous n'avions rêvé d'être : des simulacres, soumis à la paresse de nos chemins divergents.

Demain, sans doute, nous renaîtrons : différents, plus jeunes et plus vigoureux.

Mais pour ce soir, couvre la lampe, *nous ne sommes plus*. Couchée près de ton corps disparu, laisse-moi mordre au nœud de l'amertume : cette peine, nous n'aurions pas su la porter ensemble. Laisse-moi t'abandonner à l'apparat de tes visions, amour, t'abandonner à nos mémoires versatiles.

Laisse-moi te trahir, *enfin*.

VI. Ferveur

Ô ferveur, je cherche ta nostalgie, dépositaire d'une infime clarté : les bruits étouffés par l'opacité des corps. Me voici flottant entre deux écumes, rêvant sans cesse le même rêve, où ton visage disparaît entre les hauts murs d'eau. Sans cesse, ton visage fuyant dans les sillons d'une peur intarissable.

Je me souviens d'un train. Je me souviens d'une nuit. Les adieux n'étaient pas définitifs, une autre légèreté suffisait à ignorer, encore, quelques jours ou quelques heures. Je relis cette lettre disant que nous ne survivrons pas, que le piège s'est déjà refermé. Lettre d'un ami, loin au nord : de celui qui a construit son abri dans le désert.

Tes yeux, déjà, sont fragiles comme la mémoire. Je suis assise dans cette chambre, un cognac à la main. Est-ce que je te choisis ? Est-ce que je te déteste de me consumer ? Du delta de l'Ebre jusqu'aux pâturages d'Irlande, tu es toujours le même. C'est toi qui t'insinues, qui creuses, qui évides. C'est toi qui dévores. Mais je t'aime déjà assez, sans doute, pour te ruiner.

Le jour descend et j'ai traversé tous les terrains vagues, sans rencontrer d'autre miroir que les flaques de boue.
Ô ferveur, je cherche ta mélancolie.

VII.

Pour ta vigueur, j'apporterai des linges
à tendre sur les prairies radieuses
par delà les crêtes,
sous les cieux des lits inconnus

Ecoute revenir l'écho de minuit,
et de ton corps tire le miel,
inonde le seuil
– je sais que tu n'oublies rien

A ton regard,
je donnerai les champs clairs de la délivrance
à ton sourire, la profondeur de ma chute
à tes mains, la douceur du revenir
– et pour la tristesse, je puiserai de l'eau

Mais de tes yeux loin dans mes yeux
il advint un voyage,
et nous n'en sommes pas revenus
la mer que nous ne savions plus voir
dévorée par le sortilège

Et c'est ainsi que nous vivrons :
avec des routes au fond du cœur
les longs chemins où naviguent les esprits
– l'étrange mélodie de nos saisons trop brèves

Epilogue : les Buses

Derrière la maison, les champs descendent jusqu'au lac. D'abord le maïs du paysan solitaire qui habite à côté – encore à l'état de jeunes pousses, puis plus bas les pâturages à vaches. Ici et là, et sur le versant d'en face, des bosquets, des petits bois. Une campagne molle et soignée, abruti de chaleur en ce premier jour de juin. Aucun bruit, sinon le cri funèbre des buses qui planent sur la vallée à la recherche d'une proie. Aucun passant sur la route, en cet après-midi caniculaire.

Assise sous le noyer, elle contemplait le vide de la beauté.

Hier encore, il était là. Imparfait, fragile, tellement humain. Elle ne pouvait pas le voir souvent, mais elle pensait à lui dans la journée. Ils s'écrivaient et parfois elle voyageait pour le rejoindre, en perpétuel étonnement devant ce mélange d'intelligence, de respect de lui-même, de précarité et de détresse. De grâce et de pénible chaos. Elle ne sut jamais si elle avait commencé à l'aimer à cause de ses manques, ou malgré eux.

Elle n'avait voulu le quitter que par inquiétude, avant d'entrer sur les territoires sans retour, avant de se sentir réellement liée à lui. Et il avait laissé faire, puisqu'il s'avouait inapte à l'aimer, pour les mêmes raisons. Habité de la même peur. Elle détestait ce désir de clairvoyance, qu'il affirmait sans cesse. Elle *le* détestait d'avoir choisi à sa place, d'avoir joué le jeu. De ne rien comprendre à ce qu'elle était. Mais il lui manquait.

Elle ne touchait pas au paquet de cigarettes légères, oublié par lui dans la voiture. Le regardait pendant quelques secondes chaque fois qu'elle se mettait au volant. Il fallait qu'il reste là comme un ultime talisman qui aurait pu tout changer, tout déconstruire de l'impossible.

(Et puis il y avait l'autre. Parfait : jeune, attachant, désireux d'épouser ses passions. De naviguer sur les mêmes rêves, sans l'envahir pour autant. Occupé tout entier par la vigueur et l'équilibre de sa propre réalité. Elle aurait voulu lui trouver une place, mais sans doute fallait-il encore attendre. Ou renoncer.)

La balançoire inutile grinçait dans les faibles courants de l'air surchauffé. Elle se leva, jeta un dernier regard sur la vallée. Beaucoup se seraient damnés pour avoir son existence, aussi ne souhaitait-elle pas se plaindre. Mais elle sut qu'il lui faudrait vivre ainsi, s'obstiner, même s'il n'était pas permis d'appivoiser le vide, l'absence... ni la noire tentation des buses affamées tournoyant sans repos au-dessus de sa tête.

Douze lyriques

Jeuneses

Que ces jeuneses se délitent, disaient les voix que nous évitions, qu'elles tombent elles aussi sur les jonchaies où nous avons invoqué les flammes en vain, flammes disparues dans le vaste cercle où tout se fond et s'agite. Que ces jeuneses se plient, mais nous évitions, nous évitions, ô mes sœurs.

Et ainsi se déroulait le fragile appareil des jours, en nos mouvantes années, se déroulait depuis les feux de l'Orient la troublante chasse des âmes, et vacillances de gazelle au point de fuite.

Soulevés, les vents, ô mes tendres cavaliers par votre chevauchage fruste mais combien de victoires fraîchement inscrites furent-elles négligées en vos courses hauturières, avec vos fronts souples de jeunes hommes, à l'empreinte des vagues ?

Nous évitions, mais les mains se sont jointes, en foudres assemblées, mourantes alchimies que nous ne savions reconnaître et ce grand calme se tendait par les ruelles et descendait les escaliers vers la ville basse où nous résidions désormais.

Dès lors se tramait peu à peu la pénétrance des souffles, jusqu'au jour où il nous faudrait nous distinguer aussi à l'aune du noyau, et rompus de septentrion, et parler comme parlèrent d'autres avant nous, à la lueur des flambeaux qui dévalent vers la mer.

Mais combien se détournèrent encore, dans la seule délivrance de l'orage ?

Au goût de foin

Au goût de foin tardivement coupé,
mûrissement obscur des semences : la saveur en reste à sa
joue

Chaste, veillante chevelure déversée sur les jeunes torsos
dénudés,
et offrant la gravité nodale des lèvres

Ces temps-là parlaient fort aux jeunes hommes soumis aux
divergents ressacs, confirmant leur native vigueur à la
caresse des langues du fleuve,
aux yeux de tous,
et pour tous accomplis,
ces temps parlaient haut
et se déployaient en vastes frondaisons à leurs épaules
humides

Absent

Un instant d'y croire : nous voici sur la grande place vide, et la pluie éternelle sur tes yeux et l'odeur pâle de la brume sur le canal. Mais c'est trop loin, au nord... un instant à l'envers du monde. Laisse-moi te mentir ! Mon amour, laisse-moi te trahir.

Pourrais-je sentir la vapeur de tes dix-huit ans, sur le col de ton manteau, si j'y posais mon front ? Si je mordais le bout de tes doigts, le sang coulerait-il rouge ? Et chaud ? Voudrais-tu inscrire tes empreintes sur mes joues, parmi les larmes ?

Laisse-moi dépecer les mots, mon amour inconnu. Crois-tu que je pourrais m'allonger, la tête sur ton épaule disparue, dans une chambre d'hôtel ? Un de ces lieux sans histoire et sans avenir, que j'affectionne, comme j'aime la solitude et l'absence. Et m'endormir, ainsi, sans le désir de te connaître ?

Mon amour jamais né, saurais-tu enchevêtrer la nuit de tes boucles sombres ?

A Monsieur L.C.

En cette ville étrangère, te rappelles-tu ?
Elle était si jeune que tu aurais pu tenir son front dans ta
main,
et sa soif en ton alcool, elle était bien trop jeune pour te
parler de toi
te rappelles-tu, voyageur immobile,
du grand silence qui descend, maintenant, et pour toujours,
sur votre havre ?

Mais les années s'épuisent,
et d'autres jeunes hommes viennent mourir dans sa main,
en demandant les mots qui inscriront la route
la grande route obscure qui s'en va vers le nombre,
l'ivresse et l'oranger
ils veulent de sa vie ce qu'elle voulait de toi
la semence des astres : un instant, dans la flamme

Et toi, tu vis ailleurs
dans ce néant qui brille, un vieil homme penché sur ton
épaule nue
mais je te reconnais, qui n'est pas revenu
voulais-tu revenir ?

Et j'ai marché longtemps ton ombre sur ma nuque
dans le dédain de toi,
mais te parlant encore, au-delà des collines
ô mon père incertain – mon ange des gravats

Ceux qui gouvernent

Et voici, par la ruelle, le jeune homme au teint pâle, avançant dans l’empreinte de ses sœurs, parmi les gouffres de transparences équivoques. Ceux qui gouvernent nos voiles ne demandent rien, ils se taisent en exactes ressemblances, mais celui qui leur déplaît n’a que l’heure échue pour abandonner toute chose. Ô démons du voyage, en votre reniement qui nous assiège !

Voici venir le jeune homme, à travers le désespoir des sables, au long des murs incandescents et gravant l’ennui des lacs disparus. Et qui tend la main au marchand pour un ultime contrat d’existence – et qui parle bas dans la chambre fiévreuse et qui s’étend sur la vallée, la flétrissant et la perçant.

Les pontifes branlent leurs chétives têtes. Qu’on lui livre la cadette, disent-ils, de cette impérieuse famille ! Qu’on lui abandonne et qu’elle dorme sous ses fenêtres, pleurante et suppliante, qu’elle soit notre dette et notre orgueil, afin que la cité de pierre se réveille clairvoyante jusqu’en ses basses-fosses !

Qu’elle augure notre règne des orbites encavées !

Voici venir le jeune homme. A quelle convulsive dislocation se destine-t-il, à quelle moite cérémonie d’épaules et de membres ?

Au ciel de nos lits

Au ciel de nos lits, les orages plombés,
et dans les corridors de nos maisons d'été : les ruines des
villes fortes,
les anciennes capitales des seigneurs,
et persiste pourtant les souffles d'ombres mortes
sous la cendre des heures

Dans les jardins poudreux, sous la lune : nos vies
enchevêtrées, avec ces autres vies que nous aurions levées,
comme des pierres droites
mais les provences noires,
et les ombres étroites
la vacance des stèles, et parfois la mémoire d'une tempête
figée, un parfum qui descend :
vieux remugle d'amour sur la face du temps

Dans les fontaines

Dans les fontaines claires de ta cruauté, j'ai cherché mon ébauche... J'allais vers toi, sans doute, et plus profondément, et plus mystérieusement, vers la magie de moi-même. Mais tu restais ignorant.

Oh enfant, je t'ai pris et je t'ai repoussé, je t'ai vendu et je t'ai racheté, sans même un repentir. Plus dangereuse que le pas qui se mesure à l'abîme, et sans qu'un seul instant tu ne t'en doutes – tu avais ce sourire qu'on ne voit qu'aux statues, et sur ton front naïf se lisait l'arrachement du temps à venir, un temps de haute lisse, de palefreniers et d'ors incendiés.

Ne sois plus, sur les berges intimes, celui qui nous réchauffe à la belle lumière de ses crimes ; ne sois plus, ô mon unique, celui qui convoite le précipice. Je n'ai à t'offrir que l'épousaille des mots, et bien plus loin que l'autre rive, bien plus loin que ton devenir : ma peine consolatrice.

Viendra l'heure, n'en doute plus, où de mon corps enfin déserté je tirerai la lame à la blessure, pour l'enfouir dans la peau fraîche de ta gorge, avant même que je ne te connaisse, et briserai tes branches vierges, pour mon feu. Ne m'écoute pas, ne m'écoute pas ! Vis sans mon ombre sur ta nuque, pars, et demande l'absolution du printemps !

Babylone

Et tu songeais, Babylone, aux franges du sable et aux
pluies éternellement remises,
sur le corps de la jeune épousée
en son échouage, et humiliée par tant de viols
tu songeais à nos hontes promises, aux secrètes fractures
aux sanglantes brisées
aux rumeurs des carnages à l'usure des anges
tu songeais en tes ombres clouées aux murs des nécropoles

Du messager trahi qui portera le deuil,
aux salves du matin
et dedans l'écarlate de nos vies calcinées, qui inondera le
seuil
de chants et de poèmes pour ceux qui n'ont plus rien
mais quand la créature chassée parmi les frondes
se désespère

Entends-tu,
Babylone aux fontaines tardives, le chagrin transparent de
ceux qui sont partis ?

1^{er} Juillet 1998, En mémoire de Lounès Matoub
« A singer must die, for the loud in his voice... »
Un chanteur doit mourir; pour la puissance de sa voix.
Léonard Cohen.

Rêvé

Et ainsi, revenir, comme du sommeil on s'écarte, et l'on ouvre les yeux pour voir enfin, perçant des hautes frondaisons, les taches de soleil qui nous inondent... et ton corps, fantôme de ma jeunesse sur la mousse fondante, humide encore – Ophélie de mes propres crimes – dérivant aux confluent du vertige, de ce *juste après* reconnaissant et lâche,

ou même, cerné sous le drap de blancheur indocile, en pleine chaleur dans la chambre obscure, frontière de ton épaule, moiteur et versatilité de tes pensées miroitantes,

je t'ai rêvé en soumission, je t'ai rêvé esclave sur les anciens marchés de la Méditerranée, à moi seule immolé, je t'ai rêvé en jeune dieu méprisant, en caprices vagues et sanguinaires, je t'ai rêvé épandu comme le fleuve et luxuriant comme un noyé au creux de la vase,

je t'ai rêvé en conquêtes, et aussi dans l'opacité des corridors, dans les ports des villes étrangères où s'amarrent les longs cargos de la nuit, pour quelques pièces jetées sur la table, pour quelque misère confuse à reprendre,

et je t'ai voulu, enfin, resplendissant et nu dans le désir sans ombre, plus tranchant à jamais que le cri d'une femme

Ainsi suspendu

Ainsi suspendu, l'instant, de mouvante nuit, et seules en cette heure inhabitée les bêtes bronchent vaguement derrière les miroirs tendus de l'ombre,

J'ai connu le clair arbitrage du convive qui s'annonce, et j'ai vu s'endormir les miens dans la caresse de la retrouvaille,

Et j'ai vu dériver ton esquif, et de ta bouche parmi les rochers se dénouer d'anciennes et maladroites peines

Aux hantises, j'opposerai l'effervescente blancheur de la poussière en plein midi, aux appels indécis la grande science nocturne du feuillage,

à tes alcools, enfin, j'apporterai la soif,

De même s'immergent les racines et les fleurs intimes vouées aux pourrissoirs, et les corps des amants, qui lentement glissent vers le fond touffu du marais, en connivence de boue et marchandage de vase tiède

Dedans Babel

Mais c'était dedans Babel, mon amour, et en ses opulentes
rafales que nous vivions, et la renommée de ta jeunesse
dévalait les gradins,
et aux seuils et aux terrasses célébrait ta joie funèbre
d'aimer

L'ai-je assez chantée ta fraîche conquérante, ô amant de
jeune vigueur, tes poignets bandés pour l'occulte
cérémonie des corps, les ai-je célébrés ?

Mais c'était dedans Babel que nous vivions,

Et tous ceux qui nous entouraient avec leurs mains pétries
de tourbe, furent ainsi les premiers à gravir, et les premiers
à s'abattre dans l'empreinte de notre orgueil,
dedans Babel, incrustée d'ambre et de chairs en désordre,
tandis que se puisait la tristesse aux lampes d'argile

Mais que s'écroulent ces tours, ces donjons et ces
minarets, et les ombreuses chevelures des ruelles, qu'elles
se dénouent et restaurent la clarté à nos faces,
car notre ultime langage nous rappela aux pistes du désert,

Dedans Babel la haute où résonnait le rire des orages,
entre les rues murmurantes de pierres blanches et d'écume

Les Stances de l'Aube

Je te donne le monde
avec les chevaux d'écume rouge
les volutes noires de la musique

Je te donne la terre
glacée par l'hiver des steppes
une femme froide au coin du feu
une femme rousse aux lèvres blanches
durcie par les nuits de rêve
terre vierge et sourde
mais tu trouveras derrière ces voyages
des îles chaudes où le sable crisse
et dans l'ombre, des sources
et des fruits, et du miel, et de l'eau
la mer t'endormira dans ses bras de lagune
avec ses poissons d'or qui chantent pour les noyés
ton front sera réchauffé par le vent
et ton sommeil peuplé de rêves

Au matin, tu iras vers la forêt
ombre verte et froissements, tu verras les yeux amis des
arbres
Arbres Arbres et l'eau sera là aussi glissant goutte à goutte
dans la coupe
arrive un jour ou l'autre sous les néons tropicaux,
arrive un jour ou l'autre ! Je te donne la magie du verbe

Miel encore de cette architecture qui naît de tes mains sur
le sable
Trace que tu imprimes de quelque chose de vivant qui est
passé ici